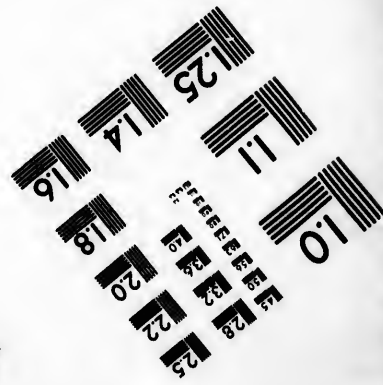
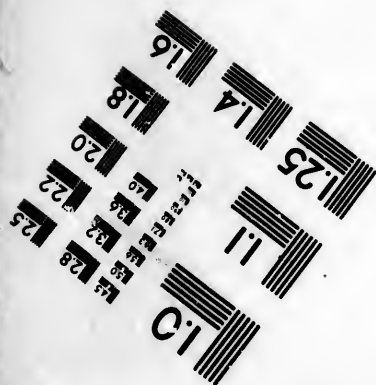
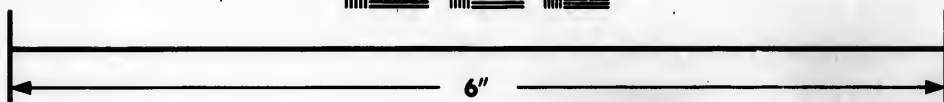
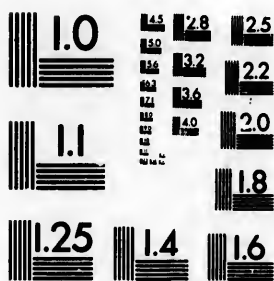


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
Lare liure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

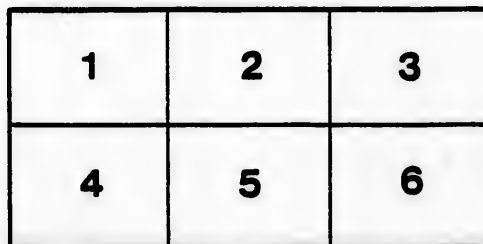
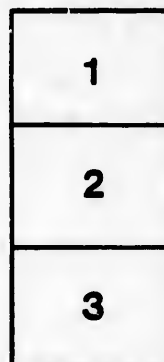
Législature du Québec
Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Législature du Québec
Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ils
du
diffier
ne
age

rata

elure,
à

32X

M

P

Ban. 8

L E T T R E S

D E

MADAME LA MARQUISE

D E

P O M P A D O U R .

T O M E II.

1800

...

...

...

...

...

...

...

L
m
in
ch
le
vo
va
af
qu

Paquet
à vous

LETTRE L.

A la maréchale de BROGLIE. 1761.

MADAME, votre lettre me fait honneur, et votre douleur me touche beaucoup ; mais il m'est impossible de vous soulager : le roi est fort en colere, et je crois que mr. le maréchal n'est pas sans tort. Il vouloit vaincre tout seul, et il a été vaincu. Son adverfaire se défend assez bien ; il a une lettre en poche qui semble le justifier. Cependant

Tom. II.

B

je

je suis prête d'avouer tout ce qu'on voudra en faveur de mr. le maréchal : il est brave, il entend parfaitement la guerre ; on dit que c'est le seul que les ennemis craignent et respectent, et le seul qui puisse faire oublier le comte de Saxe, qui étoit l'ange tutelaire de la France. Ainsi sa gloire est à couvert, et le dédommagement bien de la perte de la faveur. Voilà bien des motifs de consolation, madame, en attendant que la fortune change. Le roi est bon ; il a beaucoup d'estime pour mr. le maréchal, et vous devez tout espérer. Il faut laisser passer cet orage, qui ne sauroit durer ; et vous verrez un tems
plus

plus heureux : dans ce pays on
n'oublie pas toujours le mérite, et
on en a toujours besoin.

Je suis, &c.

B 2

LETTRE LI.

Au maréchal de SOUBISE. 1761.

JE vis hier le gros prince* allemand, qui me parla de vous avec beaucoup d'estime : il favoit sans doute qu'il me fesoit plaisir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre, mais il est persuadé que vous avez toujours mérité de l'être. Le fameux Turenne a perdu des batailles : consolez-vous. Le roi est fort mélancolique : cette suite continuelle de mauvais succès dans la guerre la plus juste

* Le prince de Nassau-Saerbruck.

et la plus nécessaire qui fût jamais, afflige sensiblement son bon coeur. Il souffre de tout ce que ses peuples souffrent : il ne signe pas un édit d'impôt qu'il ne le fasse en gémissant : il faut l'avoir vû dans ces tems d'humiliation et d'adversité, pour bien juger de lui : il a l'ame belle et généreuse. Le bon droit est pour nous, et le ciel pour nos ennemis : adorons les profonds desseins de la Providence.

Quoi qu'il en soit, on a enfin mis la dernière main à ce qu'on appelle un chef-d'œuvre de politique, au *patte de famille*, et ce que la France n'auroit osé demander ni espérer dans les tems les plus heureux, elle l'a

obtenu au milieu de ses disgraces. Les françois sont à présent espagnols, et les espagnols sont françois : c'est surtout à présent qu'il n'y a plus de *pirenées*, comme disoit Louis XIV.

On espere beaucoup de ce coup d'état, et les anglois n'en seront pas contents : ils seront obligés de séparer leurs forces pour faire tête aux espagnols, qui ont une très-belle flotte, une bonne armée et de bons officiers.

On a résolu de forcer les portugais à se déclarer : leur neutralité est plus préjudiciable à nos affaires qu'une guerre ouverte, par les secours de toute espee qu'ils fournissent aux anglois, dont ils sont les très-humbles serviteurs. C'est une chose plaisante

de

de voir un roi de cinquante ans en tutelle, avec un fantôme d'autorité, qui regne sans gloire et sans liberté.

Une nation, qui a quelques sentimens d'honneur, doit vivre ou périr indépendante, sans se rendre inutilement esclave, ridicule et méprisable.

Le ministre d'Espagne agit avec beaucoup de zèle et de chaleur.

Cependant on croit que le Portugal refusera d'abandonner les anglois :

les intérêts du commerce de ces deux nations sont tellement liés et compliqués

qu'on regarde une rupture comme presque impossible.

C'est pourquoi les espagnols se préparent sérieusement à faire un voyage à

Lisbonne ; et la France, malgré ses pressans

pressans besoins, ne pourra se dispenser d'y envoyer un corps de troupes. Voilà, mr. le maréchal, quelle est notre situation actuelle, craignant toujours, mais espérant beaucoup. J'espere aussi que vous serez employé cette année : comptez sur vos amis.

&c.

LETTRE LII.

A la comtesse du BARAIL.

VOUS pouvez vous assurer que
 le jeune marquis ne fera pas
 oublié, à moins que je ne perde tout
 mon crédit: mais n'est-ce pas mon
 devoir de recommander les gens de
 mérite et ceux que j'estime? Craignez-
 vous que je manque de mémoire?
 Non, madame, je me souviendrai
 toujours de vous aimer tendrement,
 et de vous obliger. La cour n'a
 jamais été si brillante qu'à présent au
 milieu de la misère publique. Nous
 avons une demi-douzaine d'altesses
 allemandes

allemandes, qui font grand fracas. Il y en a un surtout qui daigne me faire sa cour. Les hommes, et surtout les princes, ne font rien pour rien : c'est pourquoi je devine qu'il a quelques vues ; mais je le laisserai venir, et peut-être le servirai-je ; car j'ai le coeur bon, et il a du mérite. Le vieux visir* devient insupportable ; mais on le souffre parce qu'il est nécessaire, ou qu'il passe pour l'être. Il est toujours mécontent, sombre et farouche : la vieillesse, comme les honneurs, change les moeurs. Cela est insupportable, et il faut pourtant le souffrir. Adieu, ma chere amie, je ne changerai jamais

* Le maréchal de Bellisle.

mais pour vous ; car j'ai trop de
 plaisir à vous aimer et à vous le dire.
 Donnez mille baisers pour moi à
 votre petite fille, et faites mille com-
 plimens au grand homme. &c.

Il
 me
 sur-
 pour
 qu'il
 serai
 i-je ;
 mé-
 in-
 par-
 passe
 con-
 vicil-
 ange
 able,
 dieu,
 ja-
 mais

LETTRE LIII.

A mr. de VOLTAIRE. 1762.

JE suis déjà informée de la sanglante tragédie qui s'est passée à Toulouse. Votre charité pour la malheureuse famille de Calas, et votre zèle pour la servir, font honneur à vos sentimens, et correspondent avec les miens. Vous êtes comme la sentinelle de l'état : vous vous faites un devoir de découvrir les grands crimes et les grands abus ; il faut que vous soyez admirablement tout. Autant que j'en puis juger jusqu'à présent, les juges de Toulouse ont été

été bien précipités et bien cruels : il n'y a que des contradictions et des improbabilités dans leurs procédures, ce qui est d'abord un grand préjugé contre elles : la vérité et la justice n'admettent ni contradictions ni improbabilités. On dit qu'un avocat célèbre et honnête homme travaille à un mémoire sur cette malheureuse affaire : je le lirai aussitôt qu'il paroitra, pour me mettre bien au fait de la question ; après quoi j'emploierai hardiment tout mon crédit pour venger la cause de la justice et de la vertu opprimée. Je suis charmée, monsieur, que vous vous soyez adressé à moi : cette confiance me donne un peu de vanité, en montrant que vous

me

me croyez le coeur bon. Oui, je
l'ai, ou crois l'avoir; et dans cette
occasion je tâcherai de mériter votre
estime et celle de ceux qui vous
resemblent.

Je suis, &c.

Oui, je
ans cette
er votre
ui vous

LETTRE LIV.

Au marquis de BEAUSSAC. 1762.

JE vous remercie sincèrement de vos soins, et je vous prie de me les continuer. Des nouvelles de Russie sont actuellement plus importantes que jamais. Il y a longtems que nous savons que le nouveau czar n'aime pas la France : nous avons perdu une bonne amie dans Elizabeth. Votre Pierre III. ne se donnoit pas même la peine de cacher ses sentimens du vivant de sa tante; et j'ai oui dire qu'il ne manquoit jamais de plaifanter sur les défaites des russes,

ou des alliés, quand l'occasion s'en présente; ce qui fesoit voir qu'il avoit un mauvais coeur et un mauvais esprit. Personne ne doute que ce prince n'abandonne bientôt l'alliance: encore serons-nous bien heureux, s'il ne se joint pas à nos ennemis. Dans une pareille circonstance votre ministère est très-délicat: vous marcherez partout sur des épines. Cependant tout despotique que soit un czar de Russie, on ne croit pas que celui-ci ose abandonner brusquement la cause commune: cette démarche, si elle étoit trop précipitée, ne manqueroit pas de déplaire à la nation. Les russes savent obéir; mais ils savent aussi se défaire de leurs maîtres,

quand

quand ils osent abuser de leur pouvoir. La révolution de 1740, à laquelle il doit sa couronne, est un exemple récent et terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce prince seroit surtout déplorable dans la circonstance; car l'Alexandre du nord est perdu, si la guerre dure seulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup, s'il est possible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées sont fort belles, et je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que celles du Canada: mais hélas! celles du Canada étoient à nous!

TOM. II.

C

Le

n s'en
r qu'il
nauvais
que ce
liance:
ux, s'il
Dans
re mi-
mar-
Ce-
soit un
as que
ement
marche,
man-
nation.
ils sa-
aitres,
quand

Le roi est fort satisfait de votre conduite ; il a beaucoup de confiance dans vos lumieres ; et personne ne doute que si le czar abandonne ses amis, vous n'aurez rien négligé pour l'empêcher.

Je suis, &c.

Cal
dre
falo
un v
roit
erin
pas
est n
jug
Le
au

LETTRE LV.

Au duc de FITZ-JAMES. 1762.

VOUS avez bien raison, mr. le duc ; l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il faloit le plaindre d'être né huguenot ; mais il ne faloit pas le traiter pour cela comme un voleur de grand chemin. Il paroît impossible qu'il ait commis le crime dont il étoit accusé : cela n'est pas dans la nature. Cependant il est mort, sa famille est flétrie, et ses juges cruels ne veulent pas se repentir. Le bon coeur du roi a bien souffert au récit de cette étrange aventure.

et toute la France crie vengeance. Le
pauvre homme sera vengé. Ces gens
de Toulouse ont la tête chaude, et
plus de religion à leur manière qu'il
ne leur en faut pour être bons chré-
tiens. Dieu veuille les convertir et
les rendre humains !

Vous vous moquez de moi, mr. le
duc, avec vos remerciemens. Il y
avoit un poste vacant qui vous con-
venoît : vous le méritiez, j'en ai parlé
au roi, et voilà tout. Le service que
je vous ai rendu, m'a fait plus de
plaisir qu'à vous. Partez donc pour
l'armée, et foyez l'ami du prince de
Condé. J'ai dans l'esprit que ce jeune
homme ira loin : il a de grands ex-
emples dans sa famille, et bonne

envie de les imiter. Ses talens pour
 la guerre se développeront bientôt.
 Tant mieux, on ne connoit plus la
 France; la race des grands hommes
 est presque éteinte: j'espère que vous
 aiderez à la faire revivre, et je sou-
 haite de tout mon cœur que la fortune
 vous traite d'une manière digne de
 vous. &c.

L E T T R E L V I.

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

COMMENT vous portez-vous, mr. le duc? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface, qui est *la salsa del libro*. Vous savez que nous n'avons que trop longtems fait la guerre, que nous n'y avons rien gagné, que nous avons grand besoin de la paix avec les anglois, et que les anglois n'en ont peut-être gueres moins besoin que nous. Eh bien, le roi a hier résolu dans son conseil de vous charger d'une
 petite

petite commission à ce sujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois et votre garenne pour venir à Fontainebleau recevoir vos instructions : delà vous irez à Londres faire la révérence au bon roi George qui vous attend, et l'inviter à être de nos amis. Le roi ne savoit d'abord qui charger d'une négociation si importante et si délicate : une certaine personne a cité votre nom ; surquoi ce bon prince a beaucoup loué vos lumieres, vos talens et votre zele pour son service. Je l'écoutois avec plaisir, et j'étois bien éloignée de parler contre ma conscience en disant du mal de vous. Je sens que cet emploi est un peu désagréable :

il seroit plus beau d'être l'ambassadeur
d'un roi vainqueur que celui d'un roi
vaincu. Mais vous êtes bon fran-
çois ; l'amour de la patrie l'emportera
sur vos répugnances. La paix que
j'espère est la seule chose que je desire
actuellement, et qui puisse m'attacher
encore un peu à la vie. Ma santé
n'est pas bonne ; mais si je puis voir
la France paisible, le roi content, et
ses sujets tranquilles après tant de
calamités, j'aurai assez vécu. Je
vous salue de tout mon coeur, mr. le
duc : vous aurez toujours une des
premieres places dans la liste de ceux
que j'estime, et qui est très-courte.

Sec.

LETTRE LVII.

A la comtesse de BASCHI. 1762.

MA chere amie, car ce nom est plus beau que celui de madame la comtesse, et c'est pourquoy je m'en fera souvent, vous me demandez si je pense toujours à vous. Que ne me demandez-vous si je vis encore. Pourrois-je oublier vos charmes et votre mérite? Enfin j'espere que nous aurons la paix. Elle nous est bien nécessaire après la guerre la plus funeste et la plus honteuse qui se soit faite depuis le vieux Pharamond. La gloire de la nation

sous

sous Louis XIV. s'est dissipée comme un songe, et elle ne trouve à son réveil qu'une honte réelle. Quel tems, ma belle comtesse ! Le roi est chagrin, et moi je pleure, tandis que le monde croit que nous sommes ici fort contents. Le bonheur ne se trouve pas dans les cours ni dans l'ambition, mais dans les cœurs modestes et modérés, qui ne desirer, n'esperent, et ne demandent rien.

Valcourt disoit hier en riant, qu'il auroit falu pendre une demi-douzaine d'officiers généraux pour donner l'exemple, et que les anglois avoient été bien servis depuis qu'ils avoient tué un amiral. Le roi ne rioit pas, mais sa bonté de cœur ne l'a pas empêché

empêché de dire que ce raisonnement là n'étoit pas tout-à-fait ridicule. Les anglois nous ont bien fait du mal, et nous leur en avons bien fait aussi : voyez s'il y a là quelque sujet de consolation, car il faut profiter de tout. Valcourt disoit aussi qu'au lieu de demander la paix, il n'y auroit qu'à laisser prendre aux anglois le reste de nos colonies, retirer nos troupes d'Allemagne, et faire une guerre défensive sur nos frontieres ; tandis que nous employerions la plus grande partie de nos forces pour faire des descentes chez l'ennemi, le harceler, désoler son commerce, &c. ; que par-là les anglois seroient obligés de demander la paix à genoux en

moins

moins de deux ans, ou de faire banqueroute à l'univers. Il y a un certain air de raison dans ce discours : mais il auroit falu prendre ce parti il y a deux ans ; c'est aujourd'hui trop tard.

Je me dépîte contre moi-même quand je considère quels gens j'ai recommandés pour soutenir l'honneur de la France ; des gens qui n'étoient propres à rien et qui aspiroient à tout ; qui savoient faire des révérences et des bassesses, et couroient ensuite en Allemagne pour se battre comme des femmes, et servir de risée à toute l'Europe. Ces réflexions me désolent et le roi aussi. Quelqu'un demandoit l'autre jour au prince de Conti, pour-
 quoi

quoi la France avoit tant dégénééré,
 et qu'on ne voyoit plus de Turennes,
 ni de Villars, ni de Saxes. *C'est,*
dit-il, depuis que nos femmes ont affaire
à leurs laquais. Hélas ! tout a changé.
 Adieu, ma belle comtesse ; je vous

aime de tout mon coeur. &c.

faire bas-
 un cer-
 discours :
 ce parti
 jourd'hui
 moi-même
 gens j'ai
 l'honneur
 n'étoient
 nt à tout ;
 ces et des
 en Alle-
 me des
 à toute
 défolent
 emandoit
 ti, pour-
 quoi

L E T T R E LVIII.

Au maréchal de SOUBISE. 1762.

NOUS sommes accoutumés à recevoir de mauvaises nouvelles, mais nous n'y sommes pas moins sensibles. Celle de votre dernière bataille a achevé de nous jeter dans la consternation. Vous avez de nouveau trompé les espérances du roi et les miennes, et nous sommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire, et nous admirons malgré nous la sagesse du prince Ferdinand, qui avoit promis de vous battre, et qui a tenu parole,

parole. Il faloit, disent vos ennemis, qu'il comptât bien sur sa fortune, ou sur votre incapacité. Quant à votre collègue, tout le monde le justifie et le plaint. Je crois cependant qu'on a tort de vous juger si sévèrement, et moi encore plus de vous avoir exposé à l'être. Ne craignez pourtant rien : je prendrai soin de vos intérêts, et je tâcherai de faire votre paix avec le roi, qui est résolu de la faire avec ses ennemis. Les vieillards qui se ressouviennent des dernières années de Louis XIV. leur comparent le tems présent. Nous avons tout perdu, des batailles sans nombre, un million d'hommes, nos colonies, notre crédit et notre honneur. Nous n'avons

n'avons plus ni argent, ni ressources. Le roi parloit, il y a quelque tems, de s'aller mettre à la tête de ses armées pour les ranimer par sa présence. Je m'imagine que cette démarche auroit été utile, mais on l'en a dissuadé. Au nom de Dieu, mr. le maréchal, si les affaires ne sont pas encore tout-à-fait désespérées, tâchez de les réparer, et de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable. Surtout faites tous vos efforts pour sauver Cassel, qui seroit alors un équivalent dans le traité de paix. Quel est ce brave Luckner, dont on m'a tant parlé, et qui a acquis tant de gloire à nos dépens? Il faut avouer que les anglois sont trop bien servis.

fervis. Je hais surtout et j'estime ce marquis de Granby, qui doit au moins partager par moitié la gloire du prince Ferdinand. Je conviens qu'il est bien difficile de vaincre de pareils hommes, et nous craignons à tout moment de recevoir la nouvelle de quelques nouveaux défaits, à moins que vous ne fassiez changer la fortune, ce que je souhaite de tout mon coeur, sans oser l'espérer.

Je suis, &c.

L E T T R E L I X.

Au duc de CHOISEUIL. 1762.

JE suis malade, cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai d'abord que le roi est content et vous estime. Le vieux maréchal étoit trop systématique, et les hommes à systèmes réussissent rarement. Jamais ministre ne fut plus malheureux que lui, excepté le Chamillard du dernier roi, que l'on fit ministre de la guerre, parcequ'il savoit bien jouer au billard. Pour moi, je crois en vérité qu'il avoit plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc
de

de mieux faire, et de réparer ses fautes. Vous commencez dans des tems bien difficiles; mais votre gloire en sera plus grande, si vous triomphez des difficultés, comme je l'espere.

Ce qui se passe parmi les russes est inouï: quels maîtres! quels sujets!

L'impératrice Elizabeth meurt, son neveu lui succede, et sa femme le sup- plante, et tout cela en six mois de tems. Le pauvre Pierre avoit grand tort aussi de se faire soldat prussien, et de se brouiller avec sa femme. Je ne pense pas qu'il faille se fier à la nouvelle czarine, ni compter sur elle, quoiqu'elle ait pris pour un de ses principaux prétextes la paix honteuse

qui avoit été conclue avec la Prusse :
soyez sûr qu'elle ne lui fera pas la
guerre. Il y a des horreurs dans
tout cela. Il ne faut pas non plus
espérer grand' chose de la part des
espagnols : je les crois sinceres,
mais ils sont inactifs et irrésolus.

Quant à l'Allemagne, tout y est
désespéré. L'Allemagne a toujours
été le tombeau des françois : dans cette
guerre elle a encore été le tombeau
de leur gloire. Ainsi ce bel épou-
vantail du *paste de famille* n'aboutit
à rien. Les anglois en ont eu peur :
à présent ils rient avec raison de leurs
frayeurs et de nos vaines espérances.
Le plus sûr est donc de faire la paix :
mais

Prusse :
 pas la
 s dans
 on plus
 art des
 incetés,
 résolus.
 y est
 toujours
 ans cette
 ombeau
 l épou-
 aboutit
 a peur :
 de leurs
 érances.
 la paix :
 mais

mais l'ouvrage sera difficile avec un
 peuple insolent dans la victoire, qui
 est l'ennemi naturel du genre hu-
 main, et surtout des françois. Mr.
 le duc, si vous venez à bout de cette
 grande affaire, vous aurez la gloire
 d'avoir sauvé votre patrie. Il ne
 s'agit pas de faire une paix sûre :
 cela est impossible ; les anglois et les
 françois ne peuvent rester longtems
 amis : la haine réciproque des deux
 nations, la rivalité du commerce,
 l'opposition des intérêts et des alliances
 leur remettront bientôt les armes à
 la main. C'est pourquoi je m'ima-
 gine qu'il faut tâcher de conserver
 quelques établissemens en Afrique et

dans les Indes : c'est l'unique moyen de réparer et d'augmenter notre marine, de sauver notre commerce, de nous fortifier partout, et d'attaquer les anglois avec plus de succès et de sûreté, quand l'occasion s'en présentera. La prise de nos vaisseaux marchands avant la déclaration de guerre étoit une action infame que la France n'oubliera jamais, qu'elle n'en ait tiré vengeance. Que nous sommes humiliés ! Nous donnons à nos ennemis des perruquiers, des rubans et des modes, et ils nous donneront des loix ! J'espere que cela ne durera pas : tâchez, mr. le duc, de faire la paix
aux

aux conditions les plus raisonnables
qu'il se pourra ; après quoi préparez-
vous à la guerre.

Je suis, &c.

D 4

moyen
notre
merce,
d'atta-
succès
n s'en
vaif-
ration
nfame
amais,
eance.
Nous
perru-
odes ;
loix !
pas ;
paix
aux

L E T T R E L X.

A la comtesse de BASCHI. 1762.

JE voulois vous écrire ce matin, et ma plume commençoit déjà à courir, lorsqu'une femme que vous connoissez m'est venue interrompre brusquement. Allons, madame, m'a-t-elle dit, laissez là votre lettre et vos complimens ; il faut nous divertir. Je l'ai suivie en grondant, et nous avons été pour nous divertir chez la grosse duchesse, qui a fait tout au monde pour m'amuser sans pouvoir réussir : j'étois de trop mauvaise humeur. A la fin cependant, nous
avons

avons vu entrer un petit ange, que j'ai beaucoup embrassé et caressé : c'étoit votre fille. En honneur elle est adorable, la petite : elle a de beaux yeux, de beaux traits ; un air fin dans tout ce qu'elle dit, ou qu'elle fait ; beaucoup d'esprit, de douceur, de modestie et un bon coeur : l'homme qui l'aura sera bien heureux, s'il est digne d'elle et de vous. Sa présence a dissipé ma mélancolie, et la migraine qui commençoit à me prendre. Jamais une si belle bouche n'a dit des choses si agréables que celle de cette aimable enfant. On a joué, on a ri, et puis nous sommes revenues ici. Pour continuer mon plaisir, je me suis aussitôt mis à vous écrire.

A pro-

A propos, connoissez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille ? Il étoit hier à la messe du roi auprès de la belle marquise de Gondi. Elle l'avoit vû deux ou trois fois chez ses amies, et lui avoit parlé avec politesse. Ne voilà-t-il pas que ce benêt avec sa figure abominable se met dans la tête qu'elle est folle de lui ? Il étoit donc à la messe à côté d'elle, sans qu'elle s'en apperçût, et il ne savoit comment s'y prendre pour se faire remarquer. Mais enfin l'amour est ingénieux : il lui pousse donc rudement le bras, et fait tomber ses *beures*, afin d'avoir la satisfaction de les ramasser, et de lui baiser la main. Tout cela lui a réussi jusqu'au

qu'
d'év
elle
avo
le p
fon
men
étoi
coup
heur
en
cins
tran
l'ago
une
l'am
est-c
mon

qu'au baiser, qu'on eut l'adresse d'éviter. La dame de retour chez elle lui a fait dire que son procédé avoit été indécent et grossier, qu'elle le prioit de ne jamais plus lui montrer son visage, et qu'elle souhaitoit sincèrement qu'il devînt aussi sensé qu'il étoit laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui se croit un Adonis. Il en est tombé malade : quatre médecins n'ont pû empêcher qu'il n'eût le transport au cerveau, et il est à l'agonie. S'il meurt, son histoire sera une des plus tragiques dans celle de l'amour propre. Mais hélas ! qui est-ce qui n'en a pas ? Il y a dix momens dans la journée, où je me

crois

crois encore très-jeune et très-belle
 contre un où je n'en crois rien du
 tout. La duchesse vous a-t-elle vue,
 comme elle l'avoit dit ? Elle est du
 très-petit nombre des femmes esti-
 mables. Elle a beaucoup de religion,
 d'esprit et de gaieté : ce sont les per-
 sonnes que j'aime, quoique je ne les
 suive que de loin.

On raconte des merveilles de la
 B . . . * elle est folle à lier. Hélas !
 c'est l'amour, le tendre amour qui
 en est la cause. L'autre jour elle
 fut si contente de son amant qu'elle
 lui donna son portrait enrichi de dia-
 mans, qu'elle avoit reçu la veille de
 son

* la duchesse de Beauvilliers.

son mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que sa maîtresse. Il avoit beaucoup perdu : voilà qu'il tire le mari à part, et lui demande cent pistoles sur son bijou. La pauvre B est enragée de cette marque de mépris, et veut tout de bon renoncer à l'amour : personne n'en croit rien, mais en attendant, elle fait pitié. Les passions sont bien dangereuses et bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien ! Il n'y a point de nouvelles. Nous passons notre tems à l'ordinaire à nous ennuyer, et nos ministres à bâtir des châteaux en Espagne. Les habitans de Dunkerque se préparent à célébrer une fête séculaire :

laire : il y a presque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être françois, et ils vont s'en réjouir solennellement : cela fera rire les anglois. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, et tout dire sans crainte et sans réserve. Venez, que je vous embrasse : mais hélas ! je n'ai pas les bras assez longs. &c.

L E T T R E L X I.

A madame l'abbesse de CHELLES.*

1762.

JE recommande à vos prieres le roi, la France, et moi, avec tout le reste : le ciel n'est jamais sourd aux prieres des saints. On va travailler à la paix, mais il n'y a que Dieu qui puisse nous la donner. C'est une grace, madame, que vous êtes digne de demander et d'obtenir. Que vous êtes heureuse d'avoir quitté ce monde bas et méchant ! Il y a de belles dames
qui

* auparavant mademoiselle de Rupelmonde.

qui me portent envie, et moi j'envie leur liberté. La raison, les années, le malheur des tems, le mépris des petites vanités des cours, qui font pitié quand on les connoît, m'ont jeté dans une mélancolie noire qui me dégoute de tout. J'ai désiré les grandeurs, et m'en voilà rassasiée. Cependant il me faut porter la joie sur le visage, tandis que j'ai la mort dans le cœur. Mais qu'avez-vous, me dit quelqu'un, vous n'êtes pas contente ? Sire, lui dis-je, je suis fort contente, et en même tems je suis prête à pleurer, me voyant forcée de dissimuler. Le roi se souvient toujours que vous étiez l'ornement de sa cour; il vous regrette et vous admire: il dit que

vous

vous servez à présent un meilleur maître. Hélas! je voudrois bien le servir ce meilleur maître. J'ai dans l'esprit que l'ennui, la tristesse qui m'accablent, sont une invitation de sa part : mais je suis foible, et je continue à porter mes chaînes. Je vous salue, madame, avec le respect et l'affection que mérite votre vertu. Aimez-moi, plaignez-moi, et priez pour moi. &c.

LETTRE LXII.

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

VOUS avez donc vû la capitale
 et les nouveaux romains, comme
 ils s'appellent : vous aurez de la
 peine à les aimer. Le roi George
 vous a bien reçu, les seigneurs vous
 caressent, et la canaille vous sifle :
 c'est tout ce que nous avions prévu.
 Le grand point est de s'attacher au
 principal : il faut parler au pilote
 et aux officiers du vaisseau, sans faire
 attention à la populace qui murmure
 à fond de cale. L'histoire de votre
 souper

diner de Cantorbery nous a bien fait rire : cela est juste, la paix n'est pas faite, et votre hôte vous a traité en ennemi. Les anglois, dites-vous, ont généralement désapprouvé la conduite de cet honnête homme : la réparation est généreuse et suffisante, mais je ne crois pas que vous soupiez jamais chez lui. On admire vos dépêches ; le roi est très-content. On est prêt à céder volontiers le Canada aux anglois : grand bien leur fasse ! Mais pour les îles et Pondicherry, il faut les sauver à quelque prix que ce soit. Quant à la rançon des prisonniers et aux billets du Canada, il n'y aura pas de difficulté : c'est un

petit mémoire de marchand, qu'il
 faudra payer aussitôt. . Je vous prie
 de ne pas oublier de présenter mes
 respects à la grande dame : la baga-
 telle que je lui ai envoyée, est trop
 payée par la bonté qu'elle a eue de la
 recevoir : nous nous recommandons
 toujours à elle, &c.

Je suis, &c.

L E T T R E L X I I I .

A la comtesse de BASCHI. 1762.

QUE dites-vous de l'archevêque*?
 N'est-il pas plaisant de venir nous fatiguer de sa bulle et de ses querelles avec le parlement, tandis que nous sommes dans des inquiétudes mortelles sur le succès de la guerre, ou les négociations de la paix? C'est comme si on disoit à un homme de venir séparer des enfans qui se battent dans la rue, tandis que le feu est dans sa maison. Je suis bien en colere,

E 3

madame :

* de Paris.

madame: de quels charmes voulez-vous parler? Je croyois d'abord que c'étoit quelqu'un qui vous regardoit, qui avoit fourré cette phrase-là pour vous. Hélas! mes charmes sont partis avant moi. De grace, à l'avenir, mettez beaucoup d'amitié dans vos lettres, et point de compliments.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le duc nous mande que les anglois savent faire la guerre, mais qu'ils ne savent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des sacrifices: ils nous rendent notre sucre et les toiles des Indes; mais il faudra leur céder nos manchons et toutes les neiges

neiges du Canada : grand bien leur fasse ! La perte n'est pas grande, excepté celle de l'honneur, qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien servis.

Il faut, ma chère, que je vous conte une folie. L'ambassadeur que vous savez*, m'est venu rendre ce matin une visite, et après les premiers complimens, il s'est écrié : *En vérité, madame, vous avez de beaux yeux!* Je me suis tournée vers lui, et lui ai demandé gravement, s'il parloit à moi. Eh, à qui parlerois-je donc ? dit-il, ce n'est pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire, et m'a donné

E 4 tant

* Le duc de Bedford.

tant de vanité, que je me suis d'abord
habillée en couleur de rose comme
une petite fille. Mais voilà par mal-
heur qu'en passant devant une glace,
j'ai rencontré un visage maigre de
quarante ans. J'ai demandé qui étoit
cette femme-là; on m'a dit que
c'étoit moi, et sur cela j'ai quitté
ma robe couleur de rose. Mais
parlons sérieusement, ma belle com-
tesse; je vous aime avec une tendresse,
dont je suis quelquefois surprise, et
dont je ne me serois jamais cruë ca-
pable pour une femme. Croyez que
c'est le plus grand plaisir de ma vie :
*Dolce vita amorosa : per che si tardi
nel mio cor veniti ?* C'est de mon
amitié

amitié pour vous au moins que je
 parle: l'amour ne mérite ni mes
 éloges ni mes regrets. Ayez soin de
 votre santé, si vous avez quelque
 égard pour la mienne. La belle in-
 sensible vous salue, et m'a donné un
 baiser pour vous. &c.

labord
 comme
 r mal-
 glace,
 re de
 i étoit
 que
 quitté
 Mais
 com-
 dresse,
 se, et
 ue ca-
 z que
 i vie :
 tardi
 mon
 mitié

L E T T R E L X I V .

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

IL faut toujours vous remercier, mr. le duc : vous ne nous envoyez que de bonnes nouvelles, et vos lettres sont charmantes. La politique, qui rend tant d'hommes sombres et jaloux, ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir la canaille de Londres avec un air bête vous regarder comme si c'étoit le rinocéros, et puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens, vous n'avez, dites-vous, qu'à vous

en.
con
qui
la
auro
Vou
c'est
fait
dire
votre
ce qu
Vous
Lond
pour
autan
noire
polie

en louer : je n'en doute pas : j'ai connu des hommes de ce pays-là, qui pour les manières, la politesse, la magnificence et les sentimens auroient pû nous donner des leçons.

Vous avez la modestie de dire que c'est à votre caractère public qu'on fait accueil : point du tout ; j'ose dire que c'est à vous-même : on voit votre mérite, et on l'honore ; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la bourse de Londres, et on vous a hué. Mais pourquoi y alliez-vous ? J'aimerois autant m'aller exposer dans la forêt noire. La populace angloise n'est ni polie, ni aimable : c'est peut-être tant

en

tant mieux. Il y a des gens qui pensent que si ce peuple le devenoit jamais, il cesseroit d'être à craindre. Quant à l'objet de votre mission, tâchez, mr. le duc, de votre côté, d'adoucir certains articles comme la pêche de Terre-neuve, que la France ne sauroit accepter à des conditions aussi honteuses. Nous nous en rapportons toujours à votre sagesse et à vos lumieres : mr. de Choiseuil vous seconde ici de son mieux. Cultivez nos amis : je vous prie de leur présenter mes devoirs. &c.

J E
le
votre
progre
va ra
être ex
l'opini
liste,
mond
la div
qu'il

L E T T R E L X V .

*Au duc de NIVERNOIS.**Octobre, 1762.*

JE vous remercie beaucoup, mr. le duc, de votre attention et de votre ponctualité à me faire part du progrès de votre négociation. Elle va rapidement, et elle ne pouvoit être en de meilleures mains. C'étoit l'opinion du vieux maréchal de Bellisle, qu'il n'y avoit point de pays au monde, où il fût plus aisé de semer la division qu'en Angleterre: il faut

il

il ne s'agit que d'en gagner une, et vous faites vos affaires pendant qu'elles se déchirent. Il disoit aussi quelquefois en riant que, s'il étoit assez riche et assez fou pour acheter la couronne d'Angleterre, rien ne seroit plus facile que de trouver des marchands qui la vendroient. Après tout, les anglois sont de bonnes gens : ils sont actuellement raisonnables, et sincères dans leurs procédés. Le seul obstacle à la paix l'année dernière étoit ce vieux renard de Pitt : il sentoît bien qu'elle étoit nécessaire ; mais il ne vouloit pas y avoir part, de peur qu'il ne perdit sa faveur parmi la populace, à qui il jugeoit bien qu'elle seroit

seroit
son r
Cet h
sans c
avec
l'année
en ag
propri
fante,
toutes
faut s
Il
vous
infini
ritez
peu l
plus
seroit

feroit odieuse, et afin qu'il pût désoler son roi, quand il jugeroit à propos. Cet homme-là est très-habile ministre sans contredit ; mais il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme l'année passée, et je ne fais pas s'il en agit en honnête homme avec sa propre nation. Sa faction est puissante, et il est impossible d'acheter toutes ces gens là : en pareil cas, il faut se fortifier d'un autre côté.

Il est certain, mr. le duc, que vous vous conduisez avec une adresse infinie : c'est un éloge que vous mériteriez toujours. Vous aurez dans peu la gloire de conclure la paix la plus nécessaire qui fût jamais : c'est

une

une obligation que le roi et la France vous auront.

Est-il vrai qu'il y ait beaucoup de prisonniers françois en Angleterre, qui s'y sont mariés, et ont établi des manufactures de bâtistes ? Examinez cela, s'il vous plaît ; et voyez s'il seroit possible de prévenir la perte de tant de sujets du roi, et d'une branche de commerce importante.

Pour finir, je souhaite que vous passiez aussi agréablement votre tems à Londres, que le duc de Bedford le fait à Paris : il se réjouit, et paroît fort gai. Sa commission n'est pas embarrassante : il n'a qu'à dire oui ou non à ce qu'on lui propose, ce qui lui

lui laisse beaucoup de tems pour les amusemens. Les anglois ne savent pas rire chez eux; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous, mr. le duc, vous n'avez certainement pas le tems de vous divertir: les affaires vous occupent tout entier: ces soins sacrés qui regardent la patrie, sont les plaisirs des belles ames. Je vous salue de tout mon coeur: j'espere que vous penserez aux petites emplettes que vous savez, et que vous ferez mes civilités à tous nos amis.

Je suis, &c.

LETTRE LXVI.

A la comtesse de BASCHI. 1762.

IL y a quinze jours que je ne vous ai écrit, ma tendre amie, c'est à dire, qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaisir; car à présent je n'en connois gueres d'autre que celui de lire vos lettres et d'y répondre. Ayez toujours bien soin de votre santé, et de votre beau visage que je baise tendrement.

Nous avons eu ici le vieux roi Stanislas: il est toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imité que dans

dans le second point : c'est une sainte,
 dont la vue seule afflige les pauvres
 pécheurs. Stanislas aime fort les
 jésuites, qui dirigent sa conscience et
 ses revenus : ainsi les voilà en bonnes
 mains. Cependant par égard pour
 son rang, son âge et ses vertus, la
 proscription de ces honnêtes gens ne
 s'étendra pas jusqu'en Lorraine : ce
 bon prince en mourroit de chagrin ;
 et il est bon qu'il vive encore pour
 l'exemple des rois et le bien de ses
 peuples. C'est une chose étonnante
 et en même tems fort naturelle, que
 l'affection que les lorrains lui portent.
 Il y a quelques années qu'il avoit
 coutume de se promener par tout le
 pays

pays dans une caleche: il n'avoit qu'un seul page avec lui dans ces courfes, et il s'amusoit à fumer avec une grande pipe à la turque de six pieds de long. Comme on lui préfentoit un jour à ce fujet qu'il expofoit fa perfonne sacrée: *eh! qu'ai-je à craindre*, dit-il; *ne fuis-je pas au milieu de mes enfans?* Voilà, felon moi, un mot sublime, que les fouverains devoient bien méditer. Il feroit à fouhaiter qu'ils fentiffent comme lui le bonheur d'être aimés, et méritaffent de l'être. Sa bonté lui a acquis le furnom de *Bienfasant*, qui eft, à mon gré, le plus grand et le plus beau des titres pour un roi.

On

On n'a pas approuvé ici les lettres qu'il a écrites aux puissances belligérantes pour leur offrir sa médiation. S'il n'eût pas été si vieux, il auroit bien prévu qu'on la mépriseroit. Un médiateur doit être parfaitement neutre : mais un beau-pere n'est pas censé l'être dans une affaire entre son gendre et ses ennemis. Au reste, cette démarche irrégulière lui fait honneur dans le fond : il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui est sans cesse le jouet de l'ambition des princes.

Vous voyez, ma très-chère, que je retombe toujours dans la morale. C'est un sujet que j'aime, et qui me convient

convient pour bien des raisons : vous les sentirez vous-même un jour aussi bien que moi.

La paix est presque conclue, et nous nous en réjouissons comme des joueurs, qui après avoir presque tout perdu, viennent à bout de sauver quelques louis d'or qui les mettent en état de tenter encore la fortune à la première occasion. Adieu, ma belle comtesse, réjouissez-vous aussi avec nous, et aimez-moi

L E T T R E L X V I I .

A la même.

OUI, madame, j'ai vû quelque chose de la *Nouvelle Héloïse*; mais je n'ai pas eu la patience d'aller jusqu'au bout. Quelle maussade créature que cette *Julie d'Étanges*! Combien de raisonnemens et de babil vertueux pour coucher à la fin avec un homme! Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou malgré tout son mérite: il a des idées si singulieres, il écrit d'une maniere si singuliere et si arrogante, que je n'ai pas

bonne opinion de sa tête : car la sagesse est simple, unie, douce et sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite comme pour ses écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, grossier, avec autant de soin que d'autres à être amusans, gais et polis. Il y a quelque tems qu'ayant appris qu'il étoit pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre, il falloit user d'artifice, et donner le change à sa délicatesse, ou à son orgueil, comme vous voudrez l'appeler. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de musique à copier.

Il fit l'ouvrage, dont je n'avois réellement que faire, et on lui compta cent louis pour sa peine. *Non, non, c'est trop,* dit le bourreau, *il ne me faut que douze francs.* Il prit donc douze francs, laissa le reste, et se renferma sur le champ dans la caverne pour se caresser et s'admirer soi-même. Vous m'avouerez, ma chere, que voilà un original d'une nouvelle espece. Les anciens cyniques méprisoient tout, l'or, la table, les plaisirs, et les rois pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là, et n'en est que plus à plaindre. Les cyniques avoient grand nombre d'admirateurs,

et ils avoient quelquefois la satisfaction d'insulter à des rois qui étoient assez bons pour les aller voir. Mais ce tems passé n'est plus, et je ne crois pas que jamais Jean-Jaques ait le plaisir de dire à Louis XV. *Ote-toi de mon soleil.* Cependant j'admire son éloquence et la force de son stile : J'ai fait du bien à des gens qui valoient beaucoup moins que lui, et je l'aurois obligé très-volontiers s'il l'avoit voulu. Après tout cet homme-là n'est pas un auteur pour moi : il est trop sombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours argumant, et cela ne me plaît pas. Il me faut une philosophie amiable, douce,

I touchante,

touchante, sans raisonnemens alambiqués, sans argumens d'avocats, et surtout sans mauvaise humeur, N'êtes-vous pas de mon goût ?

Ne montrez cette lettre à personne : lisons et jugeons les livres pour nous-mêmes sans rien prétendre, ni rien affecter. Voilà une longue lettre sur des riens ; mais je n'avois rien à vous dire, et j'aime à vous écrire. Je pourrois vous dire que nous allons avoir la paix, que cette paix sera humiliante, que le comte plaît toujours beaucoup au roi, et que je vous aime de tout mon coeur : mais vous savez tout cela. Adieu, mon amie, souvenez-vous toujours

de

L E T T R E L X V I I I .

A la même. 1762.

VOUS me parlez toujours du
 pauvre M. * . Je le souffre,
 mais je ne suis pas obligé de l'estimer.
 Je lui dis quelquefois, “ Mon pauvre
 “ ami, vous devriez considérer ce
 “ que vous étiez plutôt que ce que
 “ vous êtes : j'espérois que la vanité
 “ vous rendroit un galant homme,
 “ et je me suis trompée. Vous
 “ prenez des airs de grand seigneur,
 “ qui

* Le marquis de Marigni, frère de ma-
 dame ; autrefois monsieur Poisson.

“ qui sont insupportables dans ceux
 “ qui sont nés grands seigneurs, mais
 “ ridicules dans un homme comme
 “ vous.” Eh bien, il écoute tout
 cela, dit que j’ai raison, me remercie,
 et va de-là se faire appeler *monsei-*
gneur par D et ses pareils.
 Comme je désespère de le corriger, j’ai
 résolu de lui laisser recueillir la haine
 et le mépris de ceux qui ont le mal-
 heur de l’approcher; puisqu’il n’y est
 pas sensible. Je l’appelle aussi
 quelquefois *monseigneur*, et il ne voit
 pas que je me moque de lui. Mais
 laissons-là ce pauvre homme, et par-
 lons de vous, ma chère: vous êtes
 bonne, vraie, décente; vous con-
 noissez

noissez le monde qui vous estime ;
 tout le monde vous honore, vous
 aime et vous recherche. Continuez
 à vous faire estimer : c'est le seul
 plaisir solide de la vie, et je tâcherai
 de le partager avec vous. Je m'ima-
 gine que les belles qualités des per-
 sonnes que j'aime sont aussi les
 miennes : telle est la délicatesse des
 coeurs qui se chérissent véritablement
 comme les nôtres.

Que vous dirai-je du duc de B . . * ?

Nous l'avons reçu comme un ange
 de paix : mais cet ange est vieux,
 et n'est pas aimable. Il m'a rendu
 visite en cérémonie, et je l'ai reçu
 sans

* Bedford.

fans façon. Il parle assez bien, mais il raisonne assez mal, et ne me paroît pas avoir l'esprit juste : ainsi c'est le meilleur ambassadeur qu'on pût nous envoyer. La premiere qualité d'un ministre public est de favoir bien mentir pour l'avantage de son pays : le duc ment comme tous les autres, mais il ne fait pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les pistoles d'Espagne, et qu'il ne hait pas les louis-d'or de France ; et qu'il a pour regle inviolable de faire d'abord son profit, et puis celui des autres. Je voudrois que cela fût vrai, mais je ne le crois pas : il est assez riche pour pouvoir rester honnête homme. Nos ministres

ministres ont tous les jours des conférences avec lui : il parloit d'abord fort haut. Comme on s'y étoit attendu, on n'en a pas été épouvanté. En cinq ou six heures de tems on a deviné tous ses secrets, ce qu'il vouloit dire, et ce qu'il ne vouloit pas dire, sans même qu'il s'en doutât ; de sorte qu'on fait déjà qu'elles seront les conditions de la paix, comme si elle étoit déjà faite avec le roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande. Mais à propos de ces beaux titres du roi George, le duc de Bourgogne les ayant vus dans un livre, demanda hier à son gouverneur, *s'il y avoit deux rois de France, et si son*

grand-papa avoit un *collegue*. On lui répondit que son *grand-papa* étoit réellement roi de France, mais qu'il y avoit un autre homme qui disoit qu'il l'étoit. Le petit prince éclata de rire, et trouva que cet autre homme étoit fort plaisant.

Vous savez sans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté : on l'accuse de concussions, de péculat, et de toutes sortes de crimes : mais on ne l'accuse pas de poltronnerie. On va lui faire son procès ; je plains tous les malheureux : cependant la justice veut qu'il souffre, s'il l'a mérité. Je suis bien malheureuse aussi, quoique

quoique
miser
la ha
de la
empir
je con
visage
avant
rendre
d'autr
pendan
à plai
à qui
toute
ment,
dit, il

quoique d'une autre maniere. La
 misere publique, dont on m'accuse,
 la haine de mes ennemis, l'ennui
 de la cour, une mauvaise santé qui
 empire tous les jours, les rides que
 je commence à appercevoir sur mon
 visage, et que d'autres ont apperçues
 avant moi, tout en un mot sert à
 rendre ma situation aussi triste que
 d'autres le croient agréable. Ce-
 pendant, je ne suis pas tout-à-fait
 à plaindre, puisque j'ai une amie,
 à qui je puis montrer mon ame
 toute entiere, qui me plaint sincere-
 ment, et me console. Qui m'auroit
 dit, il y a une douzaine d'années,

que j'aurois besoin de consolations ?
Adieu, ma très-chère, je vais pleu-
rer, et penser à vous.

Je suis, &c.

C
L'AN
vrai
tant
me
que
c'est
men
être
seule
feroi

L E T T R E L X I X .

Au maréchal de NOAILLES. 1762.

C E que vous m'écrivez au sujet de la présente négociation avec l'Angleterre, n'est peut-être que trop vrai. Elle est accablée presque autant que nous ; elle a une dette énorme et effrayante ; ses richesses ne sont que du papier, et ce qui la soutient c'est uniquement son crédit, qui commence cependant à baisser. Peut-être que si la guerre continuoit seulement encore un an, les anglois seroient obligés de faire banqueroute,

où de réduire l'intérêt de leur fonds,
ce qui leur seroit également funeste,
et nous serions amplement vengés.

Je comprends toutes ces raisons, je les
approuve, et je vous en suis obligée.

Mais le roi est las de la guerre; il
est le maître, et il faut obéir. Ce-
pendant, mr. le maréchal, continuez-
moi vos avis; la singularité de ma
situation me les rend nécessaires, et
la supériorité de vos lumières me les
fait estimer autant qu'ils méritent
de l'être.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas
venir à la cour? Vous y trouveriez
des amis sinceres, à qui vous seriez
utile, et qui à leur tour seroient
charmés

charmés de vous servir. Considérez d'ailleurs, qu'il est fort incommode de ne pouvoir conférer que par lettres : je ne vous dis pas la moitié de ce que je vous dirois de bouche, et vous ne pouvez m'écrire la moitié des choses que vous pourriez me dire, et que j'ai besoin de savoir. Mais vous aimez votre repos, et votre liberté : hélas ! vous avez bien raison, je vous envie. Votre fils sera un galant homme digne de vous : mais il n'est pas encore aussi philosophe que son père, car il aime le monde, comme toutes les jeunes gens qui ne le connoissent pas, et il veut faire son chemin. Soyez sûr,

monsieur, qu'il y a une certaine personne qui l'aidera de tout son pouvoir, et qui a déjà fait quelque bagatelle pour lui en attendant mieux.

Mais pour revenir aux anglois, ne trouvez-vous pas qu'il est bien dur de payer la subsistance des prisonniers qu'ils ont faits sur nous? Il me vient dans l'esprit à ce sujet une comparaison qui me semble juste. Supposé qu'un homme aille voler dans la rue les enfans de son voisin, aura-t-il pour cela le droit de les garder pendant sept ans, et puis d'exiger que ce voisin lui paye leur pension lorsqu'ils lui sont rendus? N'y a-t-il pas là deux injustices?

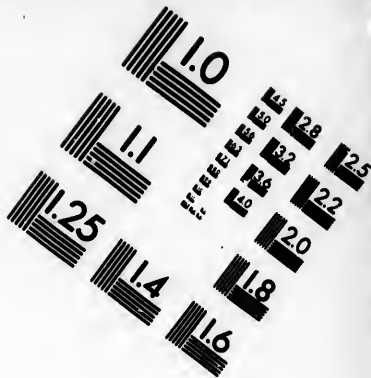
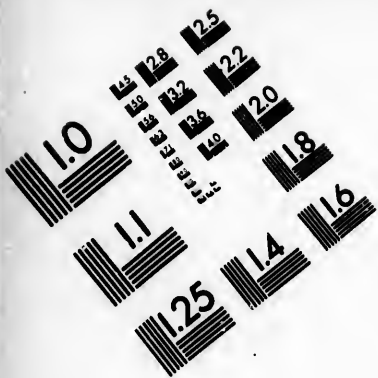
Mais

Mai
de j
du
leur
tout
men
disoi
J
quan
Hen
voir,
nou
pela
Alex
un b
Héla
ment

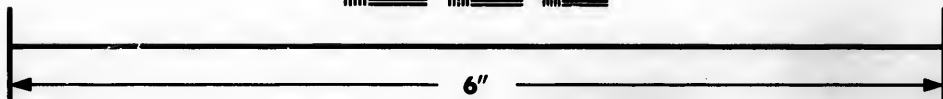
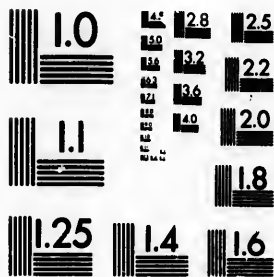
Mais par malheur il ne s'agit pas ici de justice : la force a enlevé les enfans du roi, et la force oblige à payer leurs dépenses. Dieu soit loué de tout ! mais les choses vont horriblement mal dans ce monde, comme disoit le philosophe Martin.

J'embrasse toute votre famille : quand m'envoyerez-vous la petite Henriette ? Je meurs d'envie de la voir, quoiqu'à chaque fois elle renouvelle mes douleurs en me rappelant le souvenir de ma chere Alexandrine, qui avoit comme elle un bon coeur et un très-beau visage. Hélas ! la mort me l'a impitoyablement enlevée lorsque j'étois sur le point





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14
12.8
13.2
13.6
14
18
20
22
25

10
11
14
15
16
17

point de la marier, et cela eu vingt-
 quatre heures de tems. Que je la
 hais cette mort, non pas tant pour
 moi, que pour les personnes que
 j'aime, et qu'elle m'arrache d'entre
 les bras ! Si je pouvois faire des
 vers comme Voltaire, la belle satire
 que je ferois contre elle ! mais hélas !
 je le fais, fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner le
 mémoire de Dubret : je n'ai fait que
 le parcourir à la hâte faute de tems ;
 mais je crois qu'il y a du boh. Je
 ferois charmée que son projet fût
 véritablement utile et possible au
 commencement de la paix. La France
 a besoin d'un bon régime pour se
 remettre.

remettre. C'est comme un malade
 qui sort d'une maladie dangereuse,
 et qui ne sauroit trop se tenir sur
 ses gardes de peur d'une réchute.
 Il y a grand nombre de médecins
 qui adressent tous les jours au mi-
 nistère des remèdes qu'ils disent
 excellens et infaillibles : mais nous
 craignons les charlatans et les empi-
 riques. Vous, monsieur, qui con-
 noissez si bien la maladie de l'état,
 fournissez-nous des remèdes bons
 et sûrs ; ou du moins aidez-nous
 à rejeter les mauvais et à les con-
 noître. J'attends une lettre, et je la
 veux bien longue pour mon plaisir
 et

et mon instruction. Adieu, monsieur; soyez persuadé que personne ne vous estime plus que moi.

Je suis, &c.

E

de

min

est

un

de

sent

bot

rien

croi

par

L E T T R E L X X .

A la comtesse de BASCHI. 1762.

ENFIN après six semaines de conférences, de complimens et de patience, on a conclu les *préliminaires* de la paix ; et tout le monde est dans la joie, car cette guerre étoit un horrible fardeau. Le roi revenoit de la chasse, lorsqu'on les lui a présentés. Il les a signés encore tout botté, en disant qu'il n'avoit jamais rien signé avec plus de plaisir. Je crois pourtant que la paix de 1735, par laquelle il gagna la Lorraine, étoit

étoit plus agréable à signer :
 peut-être ne s'en souvient-il plus.
 Sa bonté d'ame paroît bien ici, et son
 amour pour son peuple ; car il ne
 trouve d'autre avantage à la paix que
 celui de soulager son peuple : mais
 c'est beaucoup pour un bon roi.
 N'admirez-vous pas cette singulière
 conformité entre la fortune de cet
 excellent prince et celle de Louis XIV.
 Ils ont tous deux été heureux, craints
 et respectés de toute l'Europe pen-
 dant plus de quarante ans ; après
 quoi ce n'a plus été qu'un long et
 déplorable enchainement de calamités,
 de pertes et de misere. Quels tems ?
 hélas ! Aurois-je jamais crû vivre
 assez

assez pour voir *Louis le bien-aimé* devenu un objet de pitié, à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grâce ? Un soldat, qui servoit dans la dernière guerre sous le maréchal de Saxe, répondit un jour à des étrangers qui lui demandoient quel étoit son pays : *J'ai l'honneur d'être françois.* Qui oseroit en dire autant aujourd'hui ? Cependant tout le monde est en l'air au sujet de ces *préliminaires* : tout le monde s'embrasse, se caresse, se félicite : j'ai peur que la joie ne nous rende fous, comme la douleur nous a rendus misérables.

Hier

Hier la petite marquise que vous savez courut chez moi toute essouffée, toute suante, toute palpitante. Est-il vrai, madame, me dit-elle, que la paix soit faite? Non, madame, lui dis-je, mais elle se fera. Eh quand, madame, reprit-elle, pour l'amour de Dieu, quand se fera-t-elle? Je lui demandai quel intérêt si vif elle prenoit à la paix. Elle se mit à rougir et à faire l'enfant. Enfin je la pressai, et découvris qu'il y avoit un homme aimable à l'armée, à qui elle vouloit beaucoup de bien, et qu'elle haïssoit la guerre et aimoit la paix de tout son coeur à cause de lui.

Voilà

II

Voilà
 patr
 J
 que
 seule
 verra
 mieu
 de de
 à la
 fille-
 esprit
 si elle
 il ne
 vienne
 la va
 porte
 aussi,
 To

Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

J'irai demain à *Belle-vue*, et j'espere que vous viendrez me voir. Je serai seule au milieu de la foule, et ne verrai que vous, parceque vous valez mieux que tout le reste. Je vous prie de donner pour moi deux-cens louis à la petite La Vergue : j'aime cette fille-là pour ses bonnes moeurs et son esprit : je lui ferai toujours du bien, si elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas qu'elle sache que cela vienne de moi : par-là nous éviterons la vanité l'une et l'autre. Je me porte bien, mon frere aussi ; et vous aussi, à ce que j'espere. Adieu, il y a

longtems que je n'ai été d'aussi bonne humeur qu'à présent, à cause de cette paix qui doit réjouir tout le monde, et parceque je m'attends à vous embrasser dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N . . . * grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avoit été fort gai dans une certain endroit. Je voudrois bien savoir si un loyal chevalier doit rire dans l'absence de sa dame. Quelle horreur ! Manger une omelette brûlante sur le derriere nu d'une pauvre fille. Cette aventure a transpiré malgré toute sa finesse, et on convient généralement que c'est
une

* Nanteuil.

une fort mauvaise, et fort cruelle
 plaisanterie. Nous connoissons ici
 son complice. Ils ont, dit-on, donné
 cinquante louis à cette fille : c'est
 quelque chose, mais ce n'est pas assez
 pour le martyre qu'elle a dû souffrir.
 Il faut avouer que le monde est
 quelquefois bien fou et bien mé-
 chant. Les femmes mêmes veulent
 aussi commencer à donner des scènes.
 Des dames qu'on m'a nommées,
 revenant de la campagne la semaine
 dernière, se sont arrêtées dans une
 hôtellerie pour se rafraîchir ; et s'étant
 mises à boire, elles ont cassé dans
 leur belle humeur les verres et les
 vitres pour imiter un peu le tapage

des hommes. Quelles femmes ! Adieu,
encore une fois. Est-ce que vous
ne me dites pas de finir ?

Je suis, &c.

[Faint, mirrored bleed-through text from the reverse side of the page, including words like "L'histoire", "de vous", "me", "vous", "de la", "conclusion", "par", "annoncé", "mais", "les", "champs"]

L
test
rap
de
nou
con
pau
ann
mai
Les
char

Madame de Chaulieu

101

LETTRE LXXI.

A la même.

1762.

LE plaisir que j'ai eu de vous voir
a été bien court, ma chere com-
tesse : je ne fais d'autre moyen de le
rappeler et de me consoler que celui
de vous écrire. Vous savez que
nous étions aussi transportés de la
conclusion des *préliminaires*, qu'un
pauvre mourant, à qui son médecin
annonce qu'il lui sauvera la vie :
mais voici bien d'autres nouvelles.
Les anglois, c'est à dire, les mar-
chands et le petit peuple, jettent feu

H 3

et

et flammes : ils parlent de pendre le ministre qui osera faire la paix, le ministre qui la négotiera, et le ministre qui l'approuvera. Le pauvre duc de B. . . * fait pitié ; il tremble à l'idée seule de la réception qu'on lui fera à son retour. Mais, dites-vous, le roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre, et de faire la paix, quand il juge à propos ? Pardonnez-moi, madame, il a ce pouvoir. Qu'est-ce que ce pauvre B. . . . a donc à trembler ? Madame, vous êtes bien ignorante : est-ce que vous ne savez pas qu'en Angleterre il y a un roi qui loge à S. James,

* Bedford.

James, sept ou huit-cens autres rois
 qui s'assemblent au parlement, et
 sept ou huit millions qui habitent
 les villes et la campagne ? Quand le
 roi de S. James fait quelque chose
 qui déplaît aux autres, ils com-
 mencent d'abord par murmurer, par
 écrire, par cabaler ; puis ils pendent ses
 ministres, et lui coupent la tête à lui-
 même, ou le chassent, s'ils peuvent.
 Le même homme qui lui baise la
 main aujourd'hui pour obtenir une
 place, lui fera demain la guerre s'il
 lui en refuse une seconde, en pro-
 testant toujours qu'il agit pour le
 bien public. Vous voyez donc,
 madame, qu'il n'est pas aussi facile

de finir la guerre que de la com-
mencer dans ce pays de la rate et de
la liberté. Cependant je crois que
l'ouvrage est trop avancé pour le
laisser là : nous avons beaucoup
d'amis à la cour de Londres et au
parlement ; il faut qu'ils achevent.
J'écris donc à la belle dame, qui
aime tant la paix, de ne pas perdre
courage et de se consoler.

On prit hier le plus beau cerf du
parc de Fontainebleau, et mon che-
valier vint me présenter à genoux le
morceau d'honneur. Je reçus cette
galanterie avec un air de reine,
comme un hommage naturel rendu à
ma beauté ; car je me croyois jeune

et

et jolie : mais aujourd'hui je ne le
crois plus. Dites à madame de L . .
que je la verrai avec plaisir : j'ai déjà
oublié la malice qu'elle m'a faite,
mais non pas son mérite, que je con-
sidere avant toutes choses : car il faut
être juste ; cela vaut mieux que de se
fâcher. Je vous embrasse : ne voulez-
vous pas me faire une nouvelle sur-
prise agréable ?

com-
: et de
s que
un le
ucoup
et au
event
, qui
perdre
erf du
n che-
oux le
cette
reine,
ndu à
jeune
et

LETTRE LXXII.

A la même.

VOUS n'aviez pas besoin, ma chere amie, de recommander le marquis : tout le monde l'estime. Je n'ai jamais connu de tête plus claire, ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai pensé hier casser la mienne. Il s'agissoit de passer une porte : une dame vouloit que je passasse la premiere, et moi je ne le voulois pas. En reculant au milieu de cette belle dispute, ne voilà-t-il

pas que mon pied s'embarraffe dans
ma robe, et je tombe sur le front ?
J'en suis pourtant quitte pour une
petite bosse, qui est une glorieuse
marque de ma politesse. On jouera
bientôt ici *Esopé à la cour* : ne voulez-
vous pas y venir ? Nous avons dans
cette cour quantité d'hommes qui
sont à la vérité aussi laids qu'*Esopé*,
mais très-peu qui soient aussi sages.
Je voudrois que cela pût les corriger,
ou du moins les rendre plus mo-
destes. La reine parla hier de vous,
et demanda de vos nouvelles : elle a
beaucoup d'estime et d'amitié pour
toutes les personnes qui vous ressem-
blent. Cette bonne princesse est sans
contredit

contredit la *femme forte*, dont parle
 ce roi juif qui aimoit tant les femmes :
 elle souffre, sa vieillesse, ses infirmités,
 ses chagrins, (car elle en a) avec un
 courage que j'admire et qui m'étonne.
 Je vois par son exemple que la vraie
 dévotion est bonne à quelque chose.
 Le roi vit toujours avec elle, comme
 un honnête homme vit avec une
 femme qu'il estime ; il est pénétré
 de sa vertu, et je crois que, s'il lui
 survit, il la regrettera sincèrement :
 Vous dirai-je encore ce que vous
 savez, que le dauphin ne m'aime
 pas ? Il m'en donna hier une nou-
 velle preuve. Il passoit dans la ga-
 lerie, et nous nous trouvâmes face à
 face

face
 une
 tou
 Sa l
 rend
 gran
 peu
 cela
 mieu
 en q
 attac
 tend
 hérit
 sice
 vertu
 belles

face auprès de la porte : je lui fis
une profonde révérence, mais il dé-
tourna la tête en faisant la grimace.
Sa haine m'afflige beaucoup, sans me
rendre injuste. Ce prince a de
grandes qualités, un bon coeur, et
peut-être trop de dévotion : mais sur
cela je m'imagine que le trop vaut
mieux que le trop peu. Une chose
en quoi je l'admire le plus, c'est son
attachement pour le roi ; il l'aime
tendrement, et c'est peut-être le seul
héritier qui verseroit des larmes
sincères à la mort de son pere. Ces
vertus sont rares, mais elles sont
belles.

J'examine

parle
mes :
mités,
ec un
tonne.
a vraie
chose.
comme
c une
pénétré
s'il lui
ement :
e vous
m'aime
e nou-
la ga-
face à
face

J'examine quelquefois ma conscience, et quand j'y trouve un respect sincere et naturel pour le bon et le vrai; il me prend des tentations de m'estimer un peu. Je fais que cela ne suffit pas, et que la vertu consiste en quelque chose de plus que les sentimens. Cependant j'espere qu'à force de l'aimer et de la desirer, elle me viendra. Me voilà encore, comme vous voyez, dans la morale: jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à présent; c'est un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennuient, passez-les; mais aimez-moi toujours. Adieu, ma très-chere, embrassez-moi sur
cette

cette joue, puis sur l'autre : bon
soir, je vais me coucher et rêver à
vous.

Je suis, &c.

aa con-
respect
on et le
tions de
que cela
consiste
que les
ere qu'à
rir, elle
comme
: jamais
ons qu'à
tuel de
, passez-
. Adieu,
moi sur
cette

LETTRE LXXIII.

A mr. l'Archevêque de Paris.

J'AI reçu votre lettre, monseigneur : elle m'a surpris et affligé. On se plaint ici que le clergé fait trop de bruit sur des riens : je fais au moins qu'il tourmente cruellement le roi. Je souhaiterois que certains prélats, au lieu de se regarder comme des peres de l'église, et de faire des mandemens que le parlement brûle et que la nation méprise, voulussent au contraire nous donner l'exemple de la modération, de la modestie et

Il me de

de
que
cho
enc
dan
ces
affi
dali
tron
m'éc
voul
avec
les a
mens
bien
rien
quin
T

de l'amour de la paix. Je veux croire que vos billets de confession sont une chose excellente; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur que ces querelles m'affligent, parcequ'elles affligent le meilleur des rois, et scandalisent tout le royaume: si je me trompe cependant, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même tems je voulois m'expliquer une bonne fois avec vous. Pour vos jésuites, il faut les abandonner à la justice des parlemens. Un homme qui les connoit bien, me disoit hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Perou, et que leur

société a été le fléau des rois et des états qui les ont soufferts. Il me seroit impossible de les servir : mais quand même je le pourrois, je ne voudrois pas ; je vous le dis tout net. Il paroît qu'ils ont mérité d'être détruits ; eh ! bien, qu'on les détruise. Je vous prie donc, monseigneur, de ne me plus parler de cette affaire, et de laisser le roi en paix : souvenez-vous que vous êtes sujet, avant d'être évêque. Cependant vous êtes aussi mon pasteur, et je vous demande votre sainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de lettres. Ce sont des évêques

évêques qui me prient d'employer mon crédit en faveur de la société.

Je vois par-là qu'il y a dans le royaume une ligue presque générale du clergé pour la sauver, tandis que presque tous les séculiers s'unissent pour la perdre, et cela avec raison.

Je vais prier aussi ces évêques de me laisser tranquille, et de me donner leur sainte bénédiction.

Il est vrai que j'ai dit cela au
peut-être que j'ai dit cela au
de mal : vous l'avez l'obligation que

LET TRE LXXIV.

vous m'avez, ou plutôt que je vous
nom *Au duc de BROGLIE.*

VOUS vous moquez de moi,
mr. le duc, avec vos compli-
mens. J'étois fort touchée de votre
disgrace, et je murmurois tout bas
de voir un galant homme mal avec
son prince, tandis que tant de petits
hommes bas et rampans levent fiere-
ment la tête, et se croient quelque
chose parcequ'ils sont heureux. Le
roi étoit fort prévenu ; mais à la fin
il a ouvert les yeux sur votre mérite,
et la lâche envie de vos ennemis.

Il est vrai que j'ai dit sur cela un petit mot, qui n'a peut-être pas fait de mal : voilà toute l'obligation que vous m'avez, ou plutôt que je vous ai : car mon devoir et tout mon plaisir sont de servir le mérite opprimé. Tous les étrangers que je vois, ne se lassent pas de parler de vous avec les plus grands éloges ; surtout l'ambassadeur d'Espagne, qui se connoît très-bien en hommes. Je suis bien fâchée que votre ami nous ait quittés pour aller en Dannemarc : on lui a donné quelque sujet de mécontentement, et on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France, si l'on dégoûte les seuls

I 3

hommes

hommes qui puissent lui faire honneur et la défendre ? Cependant il y a encore du remède à cela, s'il ne s'est pas engagé trop avant : on n'est pas éloigné de le satisfaire. Pour revenir à vous, mr. le duc, je vous le repete, je suis ravie de vous revoir parmi nous favorisé, honoré et content : mais ne m'en remerciez pas davantage.

V
 au
 bar
 pol
 au
 Ce
 tou
 be
 pa
 la
 a a

L E T T R E L X X V .

A mr. d'ALEMBERT.

VOUS m'avez fait plaisir en me
 faisant part de votre résolution
 au sujet de ce voyage chez les bar-
 bares. Vous méprisez et refusez avec
 politesse des offres magnifiques, qui
 auroient ébloui la plupart des autres.
 Cette conduite est noble et généreuse :
 tout le monde l'approuve. Il est plus
 beau à un philosophe de jouir en
 paix, au sein de sa patrie et dans
 la médiocrité, de la réputation qu'il
 a acquise par les travaux, que d'aller

chercher ailleurs des biens et des honneurs, qui après tout ne le rendroient pas plus heureux. J'ai lu quelque chose de votre ouvrage sur les jésuites, et je le trouve aussi bien écrit qu'il est fort et bien raisonné. Ces gens-là ont sans doute mérité leur disgrâce, et il me semble qu'on les traite encore avec indulgence. Je suis étonnée que votre ami Voltaire se taise à leur sujet, lui, qui fait de si belles choses sur tous les événemens qui se présentent. Je vous repete en finissant que tout le monde loue et admire votre conduite, qui mérite d'être récompensée, et qui le sera.

Je suis, &c.

L E T T R E L X X V I .

A mr. de VOLTAIRE.

JE vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé : tout y est beau, tout y est vrai ; et vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire, et pour bien penser. Vous avez grande raison de prêcher la tolérance ; mais les ignorans ne vous entendront pas, et les hypocrites ne voudront pas vous entendre. Quand on me parla de l'exécution du malheureux Calas, je croyois d'abord que

cette

cette scene s'étoit passée parmi les cannibales : mais on m'a dit que cela venoit d'arriver parmi les sauvages de Toulouse, dans une ville où la sainte inquisition a été fondée ; et je n'en fus pas étonnée. J'ai lu quelques morceaux de votre ouvrage au roi, qui en a été touché. Il est bien résolu de venger et de réhabiliter la mémoire de cet innocent vicillard : pour moi, je ne ferois pas fâchée qu'on envoyât ses juges aux galeres. On dit que cette bonne ville de Toulouse est fort dévote : Dieu me préserve d'être jamais dévote de cette maniere !

Pou.

Pour revenir à vous, mon cher monsieur, peut-on écrire encore avec tant de feu et de génie à votre âge ? Continuez à instruire les hommes ; ils en ont bien besoin : pour moi, je continuerai à vous lire et à vous admirer. On a eu l'insolence de m'adresser l'autre jour des vers très-injurieux pour le roi et pour moi. Un homme voulut me soutenir que c'étoit vous qui les aviez faits. Je lui soutins qu'ils ne pouvoient être de vous, parcequ'ils étoient mauvais, et que je ne vous avois jamais fait de mal : vous voyez par-là ce que je pense de votre génie et de votre justice. Je pardonne volontiers à mes ennemis ;

ennemis ; mais je ne pardonne pas si aisément aux ennemis du roi, et je ne serois pas fâchée que l'auteur de ces beaux vers passât quelque tems à Bicêtre, pour pleurer ses péchés, ses calomnies et sa mauvaise poésie.

Est-il vrai que vous avez été dangereusement malade, et que vous avez reçu les sacremens avec une dévotion exemplaire : j'appris cette première nouvelle avec douleur, et la seconde avec plaisir ; parcequ'elle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous sur le fait de la religion. Cependant vous avez beau faire, vous ne fermerez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis.

Mr.

Mr.

Ab!

mais

Pour

lui d

cours

Apol

j'app

agréa

si je p

chose,

smitt

stios

stios

stanc

stio

stios

stios

Mr. d'Argouge disoit à ce sujet :

Ab! le vieux pécheur, il ne croit jamais en Dieu que quand il a la fièvre.

Pour moi, je le grondai beaucoup, lui disant qu'il n'y avoit dans ce discours ni vérité ni charité. Adieu,

Apollon, les bonnes nouvelles que j'apprends de votre santé me sont très-agréables : ma joie seroit complete, si je pouvois vous être utile à quelque chose, et voir la France plus heureuse.

Mr.

L E T T R E LXXVII.

A la comtesse de BASCHI.

JE vis hier, ma belle comtesse, les tableaux exposés au Louvre : j'y trouvai mon visage en plusieurs endroits, et pas un ne me plut. J'avoue, en toute humilité, que ce n'est pas la faute du peintre : je suis seulement venu au monde trop tôt. Un visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit ; et quelque force d'ame qu'on ait, on ne pense pas à cela fans dépit. Je tiens en général pour maxime qu'une belle femme craint

craint moins la mort que la perte de sa jeunesse : quiconque soutient le contraire ment, ou n'est qu'une bête.

A propos, j'ai reçu la visite de la petite femme du nouveau financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air grossièrement bon et sincère que j'aime tant. Le nouveau ministre se pique d'être honnête homme : hélas ! ils le sont tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé sa réforme par les culottes du roi, à qui il demanda hier combien il en pouvoit bien user de paires par an. Mais, dit le roi, comme je suis souvent à cheval, je crois que j'en use bien une en trois jours. Cela ne monte en tout

tout qu'à environ dix douzaines, dit
 le contrôleur : eh bien, voici le mé-
 moire des culottes qu'on a mises sur
 le compte de votre majesté pour
 l'année dernière; il y en a seulement
 900 paires. Ce galant homme alla
 ensuite chez mesdames de France, et
 tira de sa poche quelques paires de
 gants blancs; en leur demandant
 comment elles les trouvoient. Ils
 sont fort beaux; dirent les princesses.
 Fort bien, reprit le contrôleur; ils ne
 me coutent que vingt sols la paire;
 les vôtres en coutoient cinquante:
 j'aurai l'honneur de vous en fournir
 à l'avenir. Vous voyez, ma chère,
 que cet homme commence bien:
 mais

mai
 à fa
 gan
 prun
 à pr
 lent
 n'y a
 libre
 val c
 ayan
 des
 deux
 Je n
 lande
 barbe
 sûre
 ving
 T
 2111

mais il y a de plus grandes réformes à faire que celle des culottes, ou des gants. On tâche de faire des emprunts : mais les françois n'ont rien à prêter, et les étrangers ne le veulent pas. Notre crédit est perdu : il n'y a plus d'hypoteques, ni de fonds libres pour la sûreté des prêteurs. Laval disoit hier qu'un général portugais ayant besoin d'argent, s'adressa à des marchands qui lui prêtèrent deux-cens-mille pistoles sur sa barbe. Je ne fais combien d'estime les hollandois, par exemple, ont pour la barbe du roi ; mais je suis bien sûr qu'ils ne voudroient pas prêter vingt ducats sur ce gage.

y a quelque tems de pendre les fermiers généraux : mais ils ont de puissans amis, qui disent qu'ils sont les colonnes de l'état, d'autres disent qu'ils soutiennent l'état, comme la corde qui soutient un misérable au gibet : qu'en pensez-vous ? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes dans l'abjection et la misère. Autrefois on haïssoit la France, mais on la craignoit : à présent on la hait et on la méprise. Quoique les femmes soient en général fort indifférentes sur les affaires publiques, je ne puis, ni ne dois l'être : voilà pourquoi mes lettres ont presque toujours un mauvais air de politique, qui seroit fort ennuyeux

ennuyeux pour tout autre que pour vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait rage ici depuis quelque tems! elle a tué vingt personnes en quinze jours, et en a défiguré cinquante autres.

Gardez-vous donc bien d'apporter à présent votre beau visage ici: j'aimerois presque autant vous voir morte que vous voir laide. Je vous embrasse, ma tendre amie; tâchez de vous consoler de ne me pas voir; et si vous trouvez ce secret, ne manquez pas de m'en faire part. Adieu. &c.

L E T T R E LXXVIII.

A la même.

JE tremble encore de la nouvelle que je m'en vais vous dire. On a trouvé un garde du corps couvert de sang et de blessure dans son poste. Eh! qui l'a mis dans cet état, dites-vous? Patience, madame, et écoutez-moi. On s'approche de lui, on le questionne, on lui demande quels sont ses assassins.. Il répond que c'étoient deux hommes de mauvaise mine qui vouloient forcer le passage, et pénétrer dans l'appartement du roi. Cette

aventure

aventure a paru bien étonnante, et a
 repandu l'alarme partout. On l'a
 encore interrogé, et à la fin on a dé-
 couvert par ses réponses, que son as-
 sassin étoit lui-même. Il faut main-
 tenant vous dire quels étoient les
 motifs de ce pauvre homme. Il
 comptoit qu'en se donnant cinq ou
 six coups de couteau dans des en-
 droits peu dangereux, tout le monde
 concluroit que la vie du roi avoit été
 en grand danger, qu'on admireroit
 et qu'on récompenseroit son courage
 et sa fidélité. Mais il se trompoit :
 on a jugé cette affaire singulière d'une
 si grande importance, par les suites
 fâcheuses qu'elle auroit pû avoir,
 K 3 qu'au

qu'au lieu d'une récompense il recevra sûrement la mort. Tous les camarades sont enragés de cette infamie. Pour moi, je pense que cet homme étoit fou, et qu'il seroit peut-être cruel de pendre un fou au lieu de l'enfermer aux petites-maisons. Mais d'autres pensent tout autrement, et ils sont les maîtres *.

L'écrin que vous m'avez envoyé est charmant : je m'amuse à le remplir, quoique je n'aie déjà que trop de ces magnifiques bagatelles, qui ne sont utiles qu'à la vanité. Je l'aimerais cependant, parcequ'il vient de vous. Mais à propos d'aimer, c'est votre
 fille

* Le pauvre Latouche fut pendu.

fille que j'aime plus que votre éerin :
 beaux traits, beaux yeux, belle taille
 et bon cœur. Elle a une foule
 d'admirateurs, dont elle ne paroît pas
 faire grand cas ; et je l'en estime da-
 vantage, car il est difficile de lui
 plaire et de la mériter. Il y a pour-
 tant un jeune homme riche, aimable
 et d'une grande maison, qui pourroit
 lui convenir. Je ne pense pas même
 qu'elle le voie avec la même indiffé-
 rence que les autres ; car elle est tou-
 jours fort sérieuse et fort réservée avec
 lui. C'est-là un symptôme de la
 maladie amoureuse, autant que je
 puis m'en souvenir. Si ce parti ne
 vous déplaisoit pas, j'ai dans l'esprit

K 4

qu'il

qu'il ne seroit pas difficile de faire un mariage. C'est la folie des vieilles femmes de faire des mariages, et vous voyez par mon humeur que je suis presque du nombre. Je m'en console assez aisément, surtout parceque je vous aime : le plaisir solide de l'amitié dédommage bien des turbulentes délicies des passions. Adieu, ma chere ; aimez-moi toujours bien de votre côté.

n.
211
212
213
214
A
che
va
la
con
ne
ple
bea
à c
enc
c'e

L E T T R E L X X I X .

A la même.

AUssitôt que vous aurez lû cette lettre, je vous prie, ma très-chère amie, de faire mettre les chevaux à votre carrosse, et d'aller chez la marquise de Laval. C'est encore une emplette: est-ce que je ne ferai jamais lassé de faire des emplettes? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup, et que je la prie de songer à ce qu'elle fait bien, tandis qu'il est encore tems. Elle vous dira ce que c'est; mais ne me grondez pas, si
vous

vous désapprouvez cette dépense. Le maigre ambassadeur va nous quitter ; et personne, à ce que je pense, ne le regrettera, excepté son boucher et son tailleur : il n'a ni l'esprit, ni la personne aimable. Le roi lui donnera son portrait ; on ne fait pas encore qui lui succédera.

Est-il vrai que le comte va aux eaux de Plombières ? Le pauvre homme ! je le plains s'il en a besoin, et encore plus si cela n'est pas. On va dans ces endroits-là plus souvent par plaisir que par besoin. Vous connoissez un certain mr. le Riom : eh bien, il y a dépensé cinquante mille écus de rente. C'est une bonne leçon :

leçon : mais qui est-ce qui profite des
 bonnes leçons ? Faites donc tous vos
 efforts pour rompre ce voyage, s'il
 n'est pas absolument nécessaire. Le
 gros beuf est bien malade : on espère
 qu'il mourra ; il vit trop longtems
 pour sa pauvre famille et les honnêtes
 gens. Savez-vous que la grosse
 duchesse est arrivée, celle qui court
 seule toute l'Europe comme un gre-
 nadier ? En vérité la nature s'est
 trompée en la faisant ; car c'est un
 homme que cette femme-là. Elle vit
 le roi hier, qui lui demanda des nou-
 velles de ses voyages, et si Londres
 étoit plus beau que Paris. " Sire,"
 dit-elle, " il n'y a pas de belles mai-
 sons

“ fons à Londres ; mais il y a quan-
 “ tité de belles rues, et de beaux
 “ vifages, furtout parmi les femmes.”
 Elle part bientôt pour Allemagne
 qu’elle a déjà vue deux fois, et elle
 nous promet une relation de fes voy-
 ages : cela fera curieux. Je fuis
 obligée de finir ici. Donnez-moi
 pourtant un baifer ; je vous en rendrai
 mille. &c.

J
 pou
 Si v
 le
 com
 vien
 du
 d'ho
 tous
 fem
 pen

LETTRE LXXX.

A la même.

JE suis bien fâchée contre vous.

Je vous attendois cette semaine :
pourquoi n'êtes-vous pas venue ?
Si vous saviez l'en-nui qui me dévore
le coeur dans ce *paradis terrestre*,
comme les ignorans l'appellent, vous
viendriez me voir, sinon par inclination,
du moins par charité. Il n'y a pas
d'homme qui soit aimable que le roi :
tous les autres font pitié : pour les
femmes, je n'en veux rien dire ; ce-
pendant tout le monde les court.

La

La galanterie est la folie des françois : les autres nations savent aimer. Mais en parlant d'aimer, je crois que votre fille en tient : la pauvre petite ne fait pas ce que je veux dire ; c'est l'innocence même. Elle est devenue tout-à-coup sérieuse, grave, et souvent je lui vois des yeux qui paroissent avoir pleuré. Au reste, le jeune homme que je soupçonne a du mérite, et ne me déplaît pas. Je regarde votre famille comme la mienne : avouez que l'amitié est une belle chose, puisqu'elle met, pour ainsi dire, la même ame en deux corps.

La pauvre ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des

représentations inutiles au sujet de
 la démolition de son port : il faut
 que le traité de paix s'exécute : quelle
 pitié ! Les anglois parlent déjà de
 guerre : les uns parient qu'elle se
 fera en six mois, d'autres en un an.
 C'est l'usage de ce peuple fou ; on
 parie au lieu de raisonner. Mais
 voici des nouvelles effrayantes qu'on
 a lues dans les papiers anglois. Il
 faut donc que vous sachiez, madame,
 que l'empereur hait les françois à la
 mort ; qu'il veut ravoïr la Lorraine
 sans rendre ce qu'il a reçu à sa place :
 il doit encore conquérir l'Alsace et
 les trois évêchés, comme des anciens
 domaines de l'empire. Son armée est
 déjà

déjà en campagne : elle est auprès de Treves, où sans doute elle est tombée des nues ; et tout cela va fondre sur la pauvre France au printemps. Voilà, madame, ce que les anglois écrivent, et ce qu'ils croient : cependant ils se disent sages et raisonnables.

Il semble qu'ils auront beaucoup de peine à se bien établir au Canada ; les sauvages aiment toujours les françois, et font à leurs nouveaux maîtres tout le mal qu'ils peuvent : je ne crois pas qu'il y ait de nation qui possède si bien l'art de se faire haïr que les anglois. Tant mieux, ils seroient trop dangereux, s'ils étoient encore aimables.

J'ai

J'ai presque envie de vous aller surprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas, car ce ne seroit plus une surprise. Mon Dieu ! le beau tems ! Que n'êtes-vous ic pour m'aider à le trouver encore plus beau ?

Adieu.

LETTRE LXXXI.

A la même.

VOS réflexions sur l'amitié sont excellentes, et mériteroient d'être imprimées pour votre honneur et l'instruction des autres. Les hommes disent qu'il est impossible que des femmes s'aiment sincèrement. Ils mentent : notre exemple seul prouve le contraire.

Oui certainement, j'ai vû le comte de G...* ; c'est un homme qui parle mal,

* Guerchi, depuis ambassadeur à la cour de Londres.

mal, mais qui pense bien. Il est magnifique en tout, et on en veut faire un ambassadeur. C'est une chose curieuse de voir avec quelle ardeur nos courtisans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les ambassades: j'admire ici les bons effets de vanité. C'est une folie particulière à la noblesse française: ailleurs on fert, mais on se fait bien payer; mais chez nous on paie pour servir; peut-être cet esprit est-il utile à un état. Ce comte donc part bientôt; il a sollicité l'honneur d'être mon correspondant, et je lui ai accordé cette grace.

aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles, je me promenois hier seule avec notre petite fille dans mon parc : il étoit presque nuit, et nous vîmes des choses effrayantes. D'abord il nous apparut un grand fantôme blanc ; c'étoit mon jardinier, qui étoit en chemise. A vingt pas de-là nous apperçûmes un géant tout noir : c'étoit un grand arbre dépouillé de ses branches. Un peu plus loin nous entendimes des cris épouvantables : c'étoient les enfans du suisse, qui s'amusoient à faire du tapage. Voilà, ma chere, quelles furent nos frayeurs : la plupart des craintes des hommes

hon
cul

XV

Je

On

des

par

le

et

don

met

que

ami

de

reu

hommes ne sont gueres moins ridicules.

Est-il vrai que la place de Louis XV. soit aussi belle qu'on le dit ?

Je n'ai pas eu le tems de la bien voir.

On va la dédier ; mais c'est au milieu des victoires qu'il faudroit faire de pareilles cérémonies. Est il vrai que

le petit duc s'est avisé de me haïr, et de mal parler de moi ? Voilà

donc encore un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liste. Est-il vrai

que vous m'aimez toujours ? Cette amitié me suffit ; et malgré le torrent

de haines, d'impertinences et d'horreurs que j'essuie tous les jours, si

vous me restez fidele, je ne ferai pas
à plaindre. Recevez, ma chere, le
baïser le plus tendre de votre amie.

Je suis, &c.

ant
ol
77
100
-
J
et
av
da
un
les
et
ré
ti
pe
L

LETTRE LXXXII.

A madame de NEULLI.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la fiere duchesse. Elle a tort, et vous n'avez pas raison: il faut avoir de la complaisance et des égards dans le monde, sans quoi la vie est un pesant fardeau pour nous et pour les nôtres. Chacun a ses foiblesses, et les femmes surtout: supportons réciproquement nos défauts, ou retirons-nous dans les bois, si nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La duchesse est fiere, prompte et étourdie;

étourdie ; mais elle a le coeur bon, et je crois que sa faute est involontaire. Je veux absolument vous reconcilier, et vous faire embrasser : ces petites guerres de femmes sont toujours ridicules, et font rire les hommes, qui en pareil cas se coupent bravement la gorge sans s'amuser à crier et à disputer.

Le nonce doit faire son entrée cette semaine : j'y enverrai la petite St. Ives, qui est fort curieuse de voir ces petites choses. Voulez-vous bien, ma chere dame, vous en charger, et me la ramener ensuite à Belle-vue, où nous passerons la soirée aussi agréablement que des femmes peuvent faire.

faire. J'ai vû hier le petit comte ;
 il est bien joli ; il me fait toujours
 souvenir de ma pauvre Alexandrine,
 qui avoit beaucoup de son air. Je
 vous salue de tout mon coeur : aimez
 tout le monde, et ne vous fâchez
 contre personne : car la colere est fort
 mauvaise pour la santé.

Je suis, &c.

L E T T R E LXXXIII.

A la comtesse de BASCHI.

UN des grands agrémens de ma situation est d'être obligée de faire politesse et bon visage à des personnes que je hais, ou qui me haïssent. J'ai reçu ce matin la visite de la petite duchesse. Ah! quelle affomante créature! Comme elle grasseye, comme elle languit! On diroit qu'elle n'est au monde que pour avoir des vapeurs, et se regarder au miroir. Il m'a falu essuyer mille complimens extravagans de cette femme-là, en-

tendre mille impertinences, et recevoir mille fausses caresses. J'éprouve de plus en plus que la bonne compagnie est détestable : venez bientôt m'embrasser et me consoler. Il est étonnant de voir avec quel soin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus ; tandis qu'elles négligent leur esprit, qui doit leur servir toute la vie. Celle-ci s'imagine qu'elle n'a été créée que pour être belle, et pour avoir des aventures. Vous, ma chère, qui êtes belle avec modestie, et qui plaisez sans chercher à plaire, continuez de donner à notre
sexe

sexe l'exemple de la sagesse et du bon sens, et aimez toujours ceux qui vous aiment.

Je suis, &c.

[Faint, mostly illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.]

J
am
fan
a
don
de
situ
ne
enn
éga
et,

L E T T R E L X X X I V .

A la même.

JE connois donc enfin madame la maréchale. Je cherchois une amie, et n'ai trouvé qu'une intrigante sans esprit et sans modération. Elle a voulu me détruire : je lui pardonne, et ne lui ferai d'autre mal que de la mépriser et de l'éviter. Ma situation est bien malheureuse ! Je ne peux connoître mes amis, ni mes ennemis : ils ont tous les mêmes égards extérieurs, la même politesse et le même langage. Ah ! que je hais

hais ce monde bas et flatteur ! J'aime-
rois bien mieux l'honnête franchise
des sauvages, qui aiment, ou haïssent
ouvertement. Parmi nous on rampe,
on careffe, on embrasse ceux qu'on
veut perdre ; et tout cela s'appelle le
bel usage du monde chez les peuples
civilisés. Vous, ma chere, vous êtes
presque la seule qui me consoliez de
toutes ces miseres

J'
hum
pou
n'ai
tenc
fi v
le n
mai
pou
Qu
gran
ni

LETTRE LXXXV.

A la même.

J'ARRIVAI hier de Fontaine-bleau triste, abattue, de mauvaise humeur : la chose la plus agréable pour moi est de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie : je ne fais cependant si vous recevez mes confidences avec le même plaisir que je vous les fais : mais j'ai besoin de vous les faire, pour soulager un peu mon coeur. Quelle est donc la situation des grands ! Ils ne vivent jamais que dans

dans l'avenir, et ne font heureux
 qu'en espérance : il n'y a point de
 bonheur dans l'ambition. Je suis
 toujours mélancolique, et souvent
 sans raison. Les bontés du roi, les
 égards des courtisans, l'attachement
 de mes domestiques, et la fidélité
 d'un très-petit nombre d'amis ; tant
 de motifs, qui devoient me rendre
 heureuse, ne me touchent plus. J'ai
 eu autrefois la pensée de devenir
 femme de roi, et je me flattois que
 le meilleur des princes pourroit bien
 faire pour moi ce que son bisaïeul
 avoit fait pour une veuve de cin-
 quante ans. Il n'y avoit qu'une
 petite difficulté à ce beau plan :

la

la g
 mar
 bell
 long
 n'ai
 Je
 me
 fait
 main
 plù
 Belle
 que
 Des
 port
 aven
 T
 • La
 son r

la grande * dame, et le petit † Nor-
mand vivoient encore. Voilà, ma
belle comtesse, les chimeres qui ont
longtems amusé ce coeur foible, qui
n'aime presque plus rien que vous.

Je n'ai plus de goût pour ce qui
me plaifoit tant auparavant. J'ai

fait meubler magnifiquement ma
maison de Paris : eh bien ! cela m'a
plû pendant deux jours. Celle de
Belle-vue est charmante, et il n'y a
que moi qui ne la puisse souffrir.

Des personnes charitables me rap-
portent tous les jours l'histoire et les
aventures de Paris : on croit que

TOM. II.

M

j'écoute ;

* La reine.
son mari.

† Mr. le Normand d'E'tioles

j'écoute; mais quand on a fini, je demande ce qu'on a dit. En un mot, je ne vis plus, je suis morte avant mon tems: mon royaume n'est plus de ce monde. Tout le monde conspire à me rendre la vie amere. On m'impute la misere publique, les mauvais plans du cabinet, les mauvais succès de la guerre et les triomphes de nos ennemis. On m'accuse de vendre tout, de disposer de tout, de gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'un bon vieillard au dîner du roi, s'approcha de lui, et le pria de vouloir bien le recommander à madame de Pompadour. Tout le monde éclata de rire de la simplicité de ce pauvre

homme : mais moi, je ne riois pas. Un autre présenta il y a quelque tems au conseil un mémoire admirable pour trouver de l'argent sans incommoder le peuple : son projet étoit de me prier de prêter cent millions au roi. On rit encore de ce beau plan ; mais moi, je ne riois pas. Cette haine et cet acharnement général de la nation me sont bien sensibles : ma vie est une mort continuelle. Je devrois sans doute me retirer de la cour : mais je suis foible ; et je ne puis ni la souffrir, ni la quitter. J'envie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi, et, s'il se peut, donnez-moi quelques consolations.

TABLE

T A B L E

D U

TOME PREMIER.

LETTRE I.

Au duc de MIREPOIX, 1753. Page 1

LETTRE II.

Au même, 1753. 4

LETTRE III.

*A madame la maréchale d'ETREES,
1754. 7*

M 3

T A B L E.

LETTRE IV.

A mr. BERRIER. - Page II

LETTRE V.

A mr. DIDEROT. - 15

LETTRE VI.

A la marquise de BRETEUIL, Mars,
1754. - 17

LETTRE VII.

A la comtesse de BRANCAIS. 21

LETTRE VIII.

Au duc de MIREPOIX, 1755. 28

LETTRE IX.

Au même, 1755. 31

T A B L E.

LETTRE X.

Au même, Juin, 1755. Page 33

LETTRE XI.

A la duchesse d'AIGUILLON, 1755.

37

LETTRE XII.

A la duchesse de CHAROST, 1755.

40

LETTRE XIII.

Au marquis d'ALBRET, 1755.

45

LETTRE XIV.

Au comte d'AFRI, 1755.

48

LETTRE XV.

A madame DUBOCAGE.

53

M 4

T A B L E.

LETTRE XVI.

A Mr. ROUILLE, 1756. Page 55

LETTRE XVII.

*Au maréchal-duc de BELLISLE,
Mars, 1756. - 59*

LETTRE XVIII.

*A la maréchale d'ETRES, Mars,
1756. - 64*

LETTRE XIX.

Au duc de BOUFLERS, 1756. 67

LETTRE XX.

*Au comte de TRESSAN, 6 Mai, 1756.
70*

LETTRE XXI.

*Au marquis de la GALISSONIERE,
Mai, 1756. = 73*

T A B L E.

LETTRE XXII.

Au comte de STAREMBERG, Juin,
1756. - - Page 74

LETTRE XXIII.

A la comtesse de BRIENNE, Juillet,
1756. - - 77

LETTRE XXIV.

Au duc de BOUFLERS, 1756. 81

LETTRE XXV.

Au comte d'AFRI, 1756. - 84

LETTRE XXVI.

A la comtesse de BASCHI, Janvier,
1757. - - 91

LETTRE XXVII.

A la maréchale d'ETRE'ES, Août,
1757. = = 94

T A B L E.

LETTRE XXVIII.

Au maréchal de SOUBISE, Novembre,
1757. - - - Page 97

LETTRE XXIX.

A la comtesse de BASCHI, 1757. 101

LETTRE XXX.

Au maréchal de NOAILLES, 1758. 105

LETTRE XXXI.

Au duc de BOUILLON, 1759. 109

LETTRE XXXII.

A mr. DUCLOS, secrétaire de l'aca-
démie françoise. - - - 113

LETTRE XXXIII.

Au duc de BROGLIE, Mars, 1759.

115

T A B L E.

LETTRE XXXIV.

A la maréchale de **CONTADES**, **Août**,
1759. - - - **Page 118**

LETTRE XXXV.

Au maréchal de **BELLISLE**, **1759.**
122

LETTRE XXXVI.

Au duc de **RICHELIEU.** - **125**

LETTRE XXXVII.

A la comtesse de **BASCHI.** **129**

LETTRE XXXVIII.

A la même. - **135**

LETTRE XXXIX.

Au marquis de **BEAUFORT**, **1760.**
139

T A B L E.

LETTRE XL.

Au marquis de CASTRIES, Novembre,
1760. - Page 142

LETTRE XLI.

Au comte d'AFRI, 6 Novembre, 1760.
145

LETTRE XLII.

Au duc de WIRTEMBERG, 1760. 148

LETTRE XLIII.

Au duc de BELLISLE. - 150

LETTRE XLIV.

A la comtesse de BASCHI, 1760. 155

LETTRE XLV.

A la même, 1760. - 159

T A B L E.

LETTRE XLVI.

A mr. BERRIER, 1761. Page 163

LETTRE XLVII.

Au comte de S. FLORENTIN. 168

LETTRE XLVIII.

Au cardinal de BERNIS. 171

LETTRE XLIX.

A mr. de BUSSI. 175

T A B L E

D U

T O M E S E C O N D .

L E T T R E L .

A la maréchale de BROGLIE, 1761.

Page 1

L E T T R E L I .

Au maréchal de SOUBISE, 1761. 4

L E T T R E L I I .

A la comtesse du BARAIL. 9

T A B L E.

LETTRE LIII.

A mr. de VOLTAIRE, 1762. Page 12

LETTRE LIV.

Au marquis de BEAUSSAC, 1762. 15

LETTRE LV.

Au duc de FITZ-JAMES, 1762. 19

LETTRE LVI.

Au duc de NIVERNOIS, 1762. 22

LETTRE LVII.

A la comtesse de BASCHI, 1762. 25

LETTRE LVIII.

Au maréchal de SOUBISE, 1762. 30

T A B L E.

LETTRE LIX.

Au duc de CHOISEUIL, 1762.

Page 34

LETTRE LX.

A la comtesse de BASCHI, 1762. 40

LETTRE LXI.

A madame l'abbesse de CHELLES,

1762. - - 47

LETTRE LXII.

Au duc de NIVERNOIS, 1762. 50

LETTRE LXIII.

A la comtesse de BASCHI, 1762. 53

LETTRE LXIV.

Au duc de NIVERNOIS, 1762. 58

T A B L E.

LETTRE LXV.

Au duc de NIVERNOIS, Octobre,
1762. - Page 61

LETTRE LXVI.

A la comtesse de BASCHI, 1762. 66

LETTRE LXVII.

A la même. - 71

LETTRE LXVIII.

A la même, 1762. - 77

LETTRE LXIX.

Au maréchal de NOAILLES, 1762. 85

LETTRE LXX.

A la comtesse de BASCHI, 1762. 93

TOM. II. N

T A B L E

LETTRE LXXI.

A la même, 1762. Page 101

LETTRE LXXII.

A la même. 106

LETTRE, DXXIII.

A mr. l'Archevêque de Paris. 112

LETTRE LXXIV.

Au duc de BROGLIE. 116

LETTRE LXXV.

A mr. d'ALEMBERT. 119

LETTRE LXXVI.

A mr. de VOLTAIRE. 121

T A B L E

LETTRE LXXVII.

A la comtesse de BASCHI. Page 126

LETTRE LXXVIII.

A la même. 132

LETTRE LXXIX.

A la même. 137

LETTRE LXXX.

A la même. 141

LETTRE LXXXI.

A la même. 146

LETTRE LXXXII.

A madame de NEUELI. 151

T A B L E

LETTRE LXXXIII.

A la comtesse de BASCHI. Page 154

LETTRE LXXXIV.

A la même. - 157

LETTRE LXXXV.

A la même. - - - 159

Fautes à corriger.

Tome I. p. 38,	1. 12. quelque	lisez	quelques
57,	4. l'embarquer		s'embarquer
61,	3. intrigant		intrigaat
65,	16. et		est
68,	9. qu		qui
70,	10. vos		vous
175,	8. confirmant		confirment
Tome II. p. 88,	10. comparaison		comparaison
98,	9. une		un
101,	13. a		à

154

157

159

quer
t

ment
aison

